

« Il fallait réagir, augmenter notre créativité »

Vincent Baudriller, directeur du Théâtre Vidy-Lausanne, tire les leçons, numérique et écologique, de la crise

ENTRETIEN

LAUSANNE (SUISSE) - envoyée spéciale

Après avoir dirigé le Festival d'Avignon avec Hortense Archambault de 2004 à 2013, Vincent Baudriller, 53 ans, est à la tête du Théâtre Vidy-Lausanne, plaque tournante de la création européenne, depuis 2013. Les antennes toujours pointées vers le futur, il analyse les leçons – numérique et écologique, notamment – à tirer de la crise due au Covid-19, alors que son théâtre, comme beaucoup d'autres institutions culturelles suisses, a rouvert le 22 avril, dans le cadre strict d'une jauge de spectateurs limitée à cinquante personnes.

Le Théâtre Vidy est un poste-clé de la création scénique européenne. Quels vont être les effets de la crise sur celle-ci ?

Il faut d'abord dire que le paysage européen est très contrasté, entre les pays du nord – l'Allemagne, la France, la Belgique, la Suisse... – où les aides publiques ont permis à la culture subventionnée de traverser la crise, et ceux du sud – l'Italie, l'Espagne, la Grèce – où les aides sont moindres voire inexistantes, et où il va y avoir de gros dégâts économiques et sociaux sur la culture.

Va-t-il y avoir au niveau européen un embouteillage de créations similaires à celui qui va se produire en France ?

L'embouteillage va avoir une dimension européenne, mais il va lui aussi être vécu différemment selon les zones. Dans toute l'Europe de l'Est, en gros de Berne à Moscou en passant par l'Autriche et la Pologne, les théâtres fonctionnent avec des troupes permanentes et un système de répertoire, ce qui va leur permettre de continuer sans trop de problèmes. En Europe de l'Ouest, de Lausanne à Londres en passant par Madrid ou Lisbonne, où on rassemble des équipes pour monter des spectacles, ce sera plus compliqué. La nécessité de récupérer nombre de spectacles créés pendant la crise va entraîner cet embouteillage qui va ralentir l'activité de création pendant trois saisons. Beaucoup de projets vont être reportés ou abandonnés. Les aides sont donc d'une importance capitale, et notamment le dispositif de l'année blanche pour les intermittents du spectacle.

Quelles réflexions tirez-vous de cette période sur les relations entre le spectacle vivant et le numérique ?

On a été profondément empêchés dans ce qui est l'essence même du théâtre, c'est-à-dire la réunion d'êtres humains qui respirent ensemble dans un même espace et une même temporalité. Il fallait réagir, augmenter notre créativité, notre capacité à nous adapter. A Vidy, on a fait pas mal de choses sur le partage digital du théâtre, sans jamais oublier que le partage digital du théâtre, ce n'est pas le théâtre. C'est la grosse diffé-

Le 5 mai, à Lausanne (Suisse).
LIKA KRAMER



rence avec la performance, où le film de la performance fait œuvre : les films de Marina Abramovic, par exemple, sont exposés dans des musées.

Une fois cela dit, on a décidé d'assumer comme on le pouvait notre mission de service public de la culture, pour arriver à garder le lien avec les spectateurs. Et quand on est complètement fermés, cela passe par le numérique. On a essayé de faire du sur-mesure, en s'ajustant en permanence, entre le streaming, les captations diffusées en direct, les spectacles sur Zoom, la mise en ligne de spectacles importants de l'histoire du théâtre, et le partage de débats et de conférences.

Cette ouverture sur le numérique vous a-t-elle permis de toucher de nouveaux publics ?

Oui, très nettement. Au niveau du partage du théâtre et de la médiation, le numérique permet d'amplifier le travail avec les publics qui ne peuvent pas venir facilement au théâtre, dans les écoles, le milieu carcéral, les hôpitaux... Sur *Contre Enquête*, spectacle de Nicolas Stemann inspiré du livre de Kamel Daoud, relecture postcoloniale de *L'Étranger* de Camus, cela a ainsi permis aux enseignants de réaliser tout un travail préparatoire avec leurs élèves. On poursuivra ce type de travail à l'avenir, quand le théâtre aura vraiment rouvert. Je pensais que le public allait peut-être commencer à en avoir assez de ce rapport digital au théâtre, mais ce n'est pas le cas, quelque chose s'est créé là qui peut stimuler la qualité des captations de théâtre, et participer de ce qui a toujours été mon but : l'extension du domaine du théâtre.

Vidy a pris, depuis quelques saisons déjà, un net virage écologique, à la fois au niveau de sa programmation et du fonctionnement même du théâtre. Pourquoi fallait-il selon vous prendre ce virage ?

Comme beaucoup de monde aujourd'hui, j'éprouve le sentiment qu'il faut profondément réinterroger et revoir le fonctionnement de la société, l'économie, les modes de vie, en fonction des perspectives concernant les dégradations de vie futures sur

notre planète. Je trouvais que l'on ne parlait pas suffisamment de ces questions sur les plateaux. Je me suis dit qu'il fallait mobiliser bien plus sur cette question. D'autant que nous entamions en cette saison 2020-2021 un vaste chantier de rénovation du théâtre. Quand on construit un nouvel équipement, il est fait pour durer quelques années, et on se demande ce que ce sera, un théâtre, dans vingt ou trente ans – et ce que ce sera, de vivre dans trente ans.

Comment incite-t-on les artistes à travailler sur ces questions ? Leur passe-t-on commande ?

Il s'agit plus de stimulation que de commande, et de regrouper des artistes qui travaillent sur ces questions, comme l'auteur Frédéric Ferrer, avec son *Atlas de l'anthropocène*, ou la metteuse en scène britannique Katie Mitchell, qui a été la première artiste de théâtre de dimension internationale à mettre la question de la du-

« Le numérique permet d'amplifier le travail avec les publics qui ne peuvent pas venir facilement »

rabilité au cœur de sa pratique. On a aussi décidé d'aider des artistes qui se disaient intéressés par ces questions mais pensaient manquer des outils nécessaires pour les aborder. On a inventé un cycle, « Imaginaires des futurs possibles », où des artistes comme Laetitia Dosch et François Gremaud ont rencontré régulièrement des universitaires et penseurs comme Dominique Bourg, Cynthia Fleury, Bernard Stiegler ou Vinciane Despret.

Comment le théâtre peut-il articuler le local et le global,

alors qu'il est devenu international, et que nombre de spectacles tournent dans le monde entier ?

Cette interrogation est au cœur d'un autre de nos projets, appelé « Théâtre durable ». Il est né de discussions avec Katie Mitchell et avec le chorégraphe Jérôme Bel, qui ont déclaré qu'ils ne voyageraient plus en avion. Or, les spectacles tournent dans le monde entier. Katie Mitchell et Jérôme Bel, qui vont tous deux créer un spectacle à Vidy la saison prochaine, ont donc imaginé une formule intéressante. Ils vont rester chez eux, et penser un spectacle qui va être créé par une équipe locale à Vidy. Ce spectacle va faire l'objet d'un script, qui servira de base à d'autres équipes européennes. Le spectacle voyagera, mais pas les artistes qui le créent. Le projet est en train de prendre de l'ampleur, avec treize théâtres associés sous la houlette du Théâtre de Liège, lui-même porteur d'un projet intitulé « Théâtres en transition ».

Cette réflexion sur l'écologie théâtrale amène-t-elle de nouvelles formes ?

Oui, notamment grâce au rapport qui change entre le théâtre et le vivant, entre le théâtre et l'espace naturel et l'animal. Ce n'est pas pour rien qu'on nous appelle un art vivant : le théâtre interroge cette question du vivant, du présent, de la coprésence. On travaille en étroite collaboration avec le ShanjuLab, un lieu inédit dirigé par Judith Zagury, qui explore les manières de faire participer des animaux à des spectacles. Cette collaboration a permis à Laetitia Dosch de créer *Hate*, un spectacle avec un cheval, et à Stéphane Kaegi d'imaginer *Temple du présent*, création avec un poule. En ouverture de la saison prochaine, on emmènera le public au ShanjuLab, situé dans un village à une vingtaine de kilomètres de Lausanne, pour un projet de coexistence entre humains et animaux. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
FABIENNE DARGE

En Suisse, une « ruée vers l'art » avec des jauges limitées

« ON N'A PEUT-ÊTRE PAS ATTEINT le bout du tunnel, mais on commence à voir la lumière. » Si Edna Epelbaum admet une situation sanitaire encore fragile (avec 10 000 morts du Covid-19 pour 8,6 millions d'habitants), la présidente de l'Association cinématographique suisse jubile. Depuis le déconfinement des lieux culturels, le 19 avril, le public helvétique se précipite dans les salles. « On s'était tous mis à voir des films en streaming, mais l'expérience du grand écran manquait aux spectateurs », témoigne Audre Vermeil, directrice de Fonction : Cinéma, une association professionnelle pour le cinéma indépendant. Même enthousiasme du côté des arts vivants : « Le public avait soif de culture. On a repris conscience de notre besoin de contact », glisse la secrétaire générale du Grand Théâtre de Genève, Carole Trouseau-Ballif.

Le protocole sanitaire imposé par le Conseil fédéral pour la réouverture est exigeant. Avec une jauge limitée à cinquante personnes, ou à un tiers pour les plus petites salles, les acteurs du secteur peinent à relancer leur activité. « C'est absurde et triste. On ne peut pas empêcher de comparer avec les bus ou les terrasses bondées », déplore Denis Maillefer, codirecteur de la Comédie de Genève, tandis que bars et restaurants peuvent recevoir du monde à l'extérieur depuis la mi-avril. « Cinquante per-

sonnes ne représentent rien en termes de recettes. Je ne peux évidemment pas amortir nos coûts », rappelle Christian Berner, directeur financier de l'Opéra de Zurich.

L'institution de 1200 places a pourtant repris les représentations chaque soir depuis le 1^{er} mai. « On essaie de présenter des œuvres sans faire faillite parce qu'on préfère avoir cinquante personnes plutôt que zéro », explique Christian Berner. Ce qui signifie renoncer aux chanteurs étrangers invités à participer à un opéra, ou continuer à toucher le chômage partiel pour financer les nouvelles productions. D'autres salles ont fait le choix de n'ouvrir que ponctuellement, comme la Comédie de Genève, qui donnait, le 5 mai, *No paraderan* (de Marco Berrettini) pour cinquante personnes dans sa grande salle de 500 sièges. « C'est plutôt une entrouverture qu'une réouverture », regrette Denis Maillefer. Mais c'est important pour notre public. »

Mesures sanitaires plus cohérentes

20 % des cinémas ont opté pour la fermeture en raison d'une « situation financière très fragile », explique Edna Epelbaum. L'interdiction de la vente de confiseries et de la privatisation des salles les prive d'un tiers de leurs revenus. L'arrivée sur le marché suisse du catalogue des distributeurs français dès le déconfinement du voisin, mer-

credi 19 mai, est attendue impatiemment. L'Union des théâtres suisses a saisi le groupe national de travail scientifique sur le Covid-19 (SN-STF) pour réclamer des mesures sanitaires plus cohérentes. « On prend les cinquante personnes comme une étape pour se réorganiser avant une réouverture plus importante début juin », dit Carole Trouseau-Ballif. Il faut des jauges plus dynamiques, en pourcentage, qui varient en fonction de la taille de la salle. »

Les musées fonctionnent déjà avec ces consignes. Rouverts dès le 1^{er} mars, ces lieux ont une capacité d'accueil fixée à 10 mètres carrés par visiteur. « Le public est prêt à patienter, parce qu'une fois à l'intérieur il découvre l'exposition dans des conditions encore plus favorables. On constate une vraie ruée vers l'art », analyse Sylvie Wuhmann, qui dirige la Fondation de l'Hemitage à Lausanne.

Marc-Olivier Wahler, président du Musée d'art et d'histoire de Genève, observe les files d'attente devant son établissement. « Le premier dimanche, on a enregistré 3000 visiteurs contre 500 habituellement », triomphe-t-il. Ce qui n'a pas empêché que des petits musées gardent leurs portes closes, en raison notamment des coûts de protection sanitaire trop élevés, ou parce qu'ils sont gérés par des bénévoles à l'année. ■

LOUIS BOREL

Vous écrivez ?

éditions amalthée
recherchent de nouveaux auteurs

Envoyez vos manuscrits :
Éditions Amalthée
Boulevard de la Gare 4, 1201 Lausanne
Tél. 02 40 75 40 78
www.editions-amalthee.com